

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an. 6 fr. 50
Six mois. 3 fr. 50
Trois mois. 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.
Trois mois. 2 fr.

UN CRIME BOURGEOIS

Deux poids -- Deux Mesures

A l'un la guillotine, à l'autre le pavois

M. Aristide Briand, Césarion de la troisième, alors qu'il était à Saint-Nazaire un jeune et fougueux socialiste révolutionnaire, fut victime d'un odieux chantage policier.

On connaît l'histoire ! Le jeune Briand faisait ses premières armes d'avocat dans un vieux port breton ; à cause de ses idées avancées qu'il développait dans les réunions publiques, et à toute occasion, avec l'ardeur de la jeunesse servie par un merveilleux talent de parole, il s'était fait des ennemis de tout ce que pouvait compter de calotins, bigots, cagots, et réactionnaires ce coin de l'antique Armorique.

C'est dire que la moindre peccadille, la moindre de ces légèretés que commettent tous les jeunes hommes qui sentent bouillonner en eux un commencement d'ardeur virile, devait être exploitée contre lui avec toute la passion haineuse des bondieusards, des conservateurs de l'ordre social, républicains ou royalistes. Notre futur dictateur était entouré d'une atmosphère de mouchardage ; ses moindres faits et gestes étaient épies, filleusement colportés tout bas de bouche en bouche, grossis, dénaturés. La jésuiterie alliée à l'esprit policier était aux abois ; on ne savait quelle infamie inventer pour arriver à perdre l'homme dont le talent et les convictions inquiétaient les dirigeants du lieu.

Avocat remarqué, mais pauvre et d'extrême plébéienne, le jeune Briand commit le crime d'aimer et de se faire aimer d'une femme mariée, appartenant à la haute bourgeoisie ; on le lui fit expier. Surveillés, suivis pas à pas, il fut aisé de le faire surprendre échangeant virgilement un baiser avec celle qui avait osé enfreindre la légalité pour suivre l'impulsion de son cœur. D'où poursuites. L'avocat qu'il était, les relations dont pouvait disposer encore son amie, lui permirent de faire casser une première condamnation, laquelle ne l'empêcha point de poursuivre sa carrière avec la fortune que l'on sait, — absence de scrupules, traîtrises, reniements aidant.

Voici maintenant une échoppe de savetier ou trime, tout le jour, un jeune ouvrier. A peu près illettré, de mœurs frustes, logeant dans un hôtel borgne peuplé de « filles », ne concevant, comme distraction que les bars de quartier, où il se plaisait surtout à régaler des amis. D'ailleurs sobre, laborieux, et jouissant de la plus large estime auprès de ses patrons. Tel était Liabeuf.

Qui pouvait-il aimer, celui-là, sinon une pauvre marchande d'amour au rabais. Ses relations avec Drinette, comme il l'appelait, furent aussi pures la preuve en est faite, que les amours d'avocat à bourgeoisie peuvent l'être. Mais s'il n'eût pas contre lui tous les cafards ameutés d'une ville de province, son amie, elle, était, comme ses pareilles, toujours en butte aux tracasseries ignobles de cette vile engance qu'on nomme les « mœurs ».

Une caresse donnée, en passant, non plus dans le décor d'un coin de belle nature, mais sur le trottoir, où rôdent les marlous et les hideux agents des mœurs, il n'en fallut pas d'avantage pour envoyer Liabeuf en correctionnelle, sous l'inculpation infamante de « vagabondage spécial ». Que pouvait ce simple, sans relations, sans la moindre faculté d'élocution, bien plus, sans avocat, devant la déposition d'agents toujours crus sur parole par les chats-fourrés hargneux et pressés de la correctionnelle ?

Il fut donc condamné, fit trois mois de prison et sortit, dévoré de honte, affolé par l'injustice terrible qui lui collait pour toujours l'odieuse épithète de souteneur, et proférant les paroles de vengeance dignes de l'homme de cœur qu'il était.

Informés de ces propos, deux policiers l'assaillirent un soir ; mais leurs doigts ensanglantés par l'étreinte, — on sait pourquoi ! — ivres de représailles, les agents dégalèrent. Alors Liabeuf se défendit vaillamment ; il frappa, il se bat comme un fauve traqué, il faut l'abattre d'un coup de sabre pour se rendre maître de lui.

On connaît sa fermeté d'âme devant les assises et après sa condamnation à mort. Pas un instant son courage ne faiblit ; pas un instant il ne cessa de protester contre l'abominable injustice qui fixa son destin.

Mais quoi, il avait — pour se défendre n'importe ! — touché à l'arche sainte de nos jours, à l'institution de la police. Que deviendraient les bourgeois satisfaits des jurys, qui seraient les dirigeants de notre belle République si le meurtre, même cent fois justifié, d'un policier, n'était suivi d'une répression implacable, radicale, éclatante ? Il n'y a pas de justice qui tienne devant semblable considération. Liabeuf devait être exécuté.

Et Briand lui-même, devenu potentat, a approuvé son exécution. Bien mieux, il l'eût exigée si la féroce d'un Lépine et l'immonde indifférence d'un Fallières ne l'en avaient dispensé ; la claire conscience des intérêts de la classe exploitée qu'il défend avec une rage de parvenu l'aurait voulu ainsi.

Pourtant le parallèle esquissé plus haut s'impose à nouveau à l'esprit. Otez au ministre renégat son talent de parole et son éducation première ; faites de son amie de jeunesse une pauvre femme du trottoir, et dites si l'aventure, — respectable en soi, — qui le conduisit un jour sur les bancs de la correctionnelle ne pouvait pas finir aussi mal que celle — si pareille au fond, — qui conduisit un paria sur l'échafaud.

Songez au Briand d'autrefois, jeune, ardent, révolutionnaire convaincu, brûlant de haine pour la vile bourgeoisie qui le persécutait, et dites si l'infamante condamnation qui l'eût marqué indélébilement, de son fer rouge, ne l'aurait pas poussé à tirer vengeance, lui aussi, de quelque odieux mouchard persécuteur. Dites s'il n'eût pas agi comme Liabeuf, si toutes les circonstances dont est entouré un avocat aimé d'une dame de la bourgeoisie ne l'avaient protégé.

Osez dire que Briand n'a pas frisé la guillotine ! C'est par lui, cependant qu'elle fut dressée en fin de compte, pour un ouvrier coupable avant tout d'être pauvre, inéduqué, sans relations et qui voulut s'offrir le seul luxe d'un cœur fier, avec toute la vaillance d'un homme libre.

L'ordre bourgeois vit de ces iniquités.

Arnaud Louis.



ODIEUX !

C'est une honte ! se sont écriés douze millions d'Américains — et combien d'Européens, Français compris ? — en apprenant la victoire du nègre Johnson sur le blanc Jeffries.

Un préjugé de race qui s'affirme ainsi à l'occasion de cet immonde sport de la boxe, voilà qui n'est pas mal.

Tous nos compliments à ces charmanants contemporains. Ils sont dignes du régime ploutocratique sous lequel nous vivons tous.

AU PAYS DE L'INQUISITION

La bataille est engagée, paraît-il, entre le gouvernement espagnol et le Vatican. Le peuple lui-même s'éveille. De grandes manifestations se déroulent, de ville en ville, contre la vermine noire si pullulante encore là-bas. Et voici ce qu'écrivit, entre autres journaux, El Liberal :

Le peuple de Madrid, avec une pensée et une volonté unanimes, a affirmé hier son ferme désir de s'émanciper pour toujours de la tutelle cléricale qui pendant tant de siècles arrêta son effort. Ce ne sont point des foules, mais des idées qui ont parcouru hier les larges avenues de Los-Recoletos et de la Castellana. On peut apprécier maintenant le véritable esprit de l'Espagne. Le chemin est désormais ouvert : il faut marcher de l'avant. Ceux qui reculeront ou tenteront de l'arrêter seront jetés par-dessus bord.

C'est tout de même plus précieux pour un pays que la conquête de quelques lieues de brousse en Afrique.

TOUTE LA LYRE

« Dessous électoraux ; deux contrats sont passés entre candidats d'une même circonscription ; achat de voix ; marchandage de sièges ; promesses de décorations : tout y est. »

Tel est le sommaire d'un article du Matin qui dévoile une de ces petites combinaisons électorales comme on en voit peu... au grand jour.

En résumé, par un premier contrat, M. Chevaux céda à M. Jacquelin ses 2.332 voix obtenues au premier tour pour 30.000 francs, soit environ 13 francs la voix.

Par un second contrat, M. Jacquelin s'engageait à laisser son siège quatre ans plus tard à M. Chevaux et ses amis politiques devaient recevoir du député en fonction les récompenses que le gouvernement, disent-ils avec une candeur sans égale, a coutume de donner en de telles circonstances.

Le scrutin de ballottage déput tous les esprits. Environ un mois après ce scrutin de ballottage, M. Chevaux, non soldé par M. Jacquelin, faisait présenter requête à M. le juge Neugass, afin d'être autorisé, en vertu de son contrat du 5 mai, à faire opérer une saisie-arrêt sur les appointements de M. Jacquelin qui, comme administrateur des établissements Jacquelin, touche, en outre d'un tant pour cent sur les bénéfices, une somme de 12.000 francs par an.

Et voilà comment se conquiert le pouvoir. C'est d'ailleurs la seule chose qui intéresse des gaillards de ce genre, car vous vous doutez que leur programme, ils s'en moquent un peu !

HORRIBLE DICTU

Mayéras, dans un récent numéro du Socialisme, exprime toute sa douleur de voir des Fédérations socialistes s'intéresser aux ouvrages écrits par des anarchistes. Et il fait des historiettes :

Un camarade de la Seine me disait l'autre jour :

— Ah ! quand j'étais secrétaire de telle section des « Jeunes socialistes », quelle belle bibliothèque nous avions ! Des collections complètes...

— Vraiment ! Laquelle, par exemple ?

— Toute la collection des Temps Nouveaux.

— Ce jour-là, je ne voulais pas en entendre davantage.

On ne peut dire plus naïvement :

Hors de l'Eglise, point de salut : récitez bien vos pater et vos ave socialistes et fuyez comme la peste toutes les occasions de vous instruire... chez les autres.

LA MISERE OBLIGATOIRE

Pour combattre ce que les patriotes appelle la dépopulation — et qui n'est qu'un ralentissement conscient dans la surpopulation, — les législateurs accouchent (à défaut de gosses...) des projets les plus saugrenus. Le sieur Lannelongue, sénateur, est de ceux-là. Mais MM. Bertillon et Leroy-Beaulieu lui rendent des points.

« Le sénateur du Gers demande l'obligation pour tous les fonctionnaires d'être mariés à partir de l'âge de 25 ans, dit notre Bertillon. Je préférerais le projet de M. Leroy-Beaulieu, de l'Institut, qui demandait qu'aucun fonctionnaire ne pût être nommé s'il n'avait au moins trois enfants. Etant donné le nombre des fonctionnaires et des aspirants fonctionnaires, l'adoption d'un tel projet donnerait les meilleurs résultats. »

Les beaux résultats, en effet, que d'obliger les gens à faire des malheureux et de se rendre malheureux eux-mêmes. Un tel projet a néanmoins peu de chance d'aboutir. Il faudrait commencer par l'appliquer aux magistrats, aux gros personnalités de la République, aux députés !

Vous voyez la difficulté.

L'ENFANT OU LA VACHE

Le pays a pourtant besoin d'être surpeuplé, nous dit-on. Mais l'Etat, que fait-il pour sauvegarder les existences ?

POUR L'ENTENTE

Je suis pour l'Entente, à une condition, c'est que cette entente serve à quelque chose de positif et que, par suite, nous arrivions à avoir une véritable influence sur le milieu social.

Biribi est bien ; mais ce n'est que temporaire et ne nous donnera aucune influence. Il faut, pour qu'une entente puisse se réaliser, un but, un idéal plus élevé, une besogne plus vaste et qui soit de tous les jours.

Quel est le groupement qui, actuellement, tend à prendre la direction de la future société ? Le syndicat.

Entrons dans les syndicats et dans les conseils syndicaux. Soyons, au besoin, fonctionnaires (secrétaires de syndicats). C'est le seul moyen de se faire écouter par les syndiqués.

Faisons la besogne anarchiste sans le mot.

Si cela nous paraît trop aride, alors avouons notre impuissance, notre manque de courage, et préparons-nous à lutter avant dix ans contre le syndicalisme, comme nous luttons contre l'état actuel, si toutefois la lutte ne sera pas pire, vu l'esprit étroit du syndicalisme.

Depuis quelques années le syndicalisme prend une extension considérable ; les adhérents affluent par milliers. En sens inverse, à mesure que grossissent les effectifs, l'esprit se rétrécit. Dans dix ans ce sera un grave danger social.

Le laisserons-nous se créer sous prétexte que la besogne est trop dure ou sous prétexte d'antifonctionnarisme ?

Si oui, laissons faire. Continuons à critiquer du dehors et discutons entre nous ; mais ne nous plaignons pas si notre influence est nulle.

Qu'on ne me dise pas que la propagande est impossible dans les syndicats. Personnellement j'ai fait l'expérience contraire.

Entrez dans les conseils syndicaux, écoutez patiemment tout ce qui peut se dire, gagnez par votre attitude d'homme réfléchi la sympathie des camarades. Profitez du moindre incident pour ouvrir le débat (ceci sans brusquerie).

lancées aveuglément dans la circulation ? Il s'intéresse à la vie... des vaches.

C'est ainsi, nous disent les Propos d'un Parisien, qu'une petite commune de l'arrondissement du Puy a vu périr 15 enfants, faute de soins, depuis l'hiver dernier. Mais qu'un paysan soupçonne sa vache d'être tuberculeuse, toute l'autorité se mettra en branle, fera les frais nécessaires, indemniser le paysan. Pour un enfant, pas un liard.

HISTOIRE DE FRANCE

— Dis donc, papa, pourquoi qu'on met un drapeau le 14 juillet ?

— C'est pour la Fête Nationale. Quand tu iras à l'école, on t'apprendra à vénérer la belle conduite de nos pères qui ont pris la Bastille.

— Ils étaient donc bien forts pour avoir pris la Bastille ?

— Non, mais le peuple s'était levé en masse avec des piques et des fusils pris chez les armuriers, et puis aussi des canons...

— Ah ! mais, dis donc, les soldats les ont pas empêchés ?

— Au contraire, mon enfant, les milices du guet et les gardes françaises ont rempli noblement leur devoir et fait cause commune avec le peuple.

— Dis donc, papa, pourquoi que t'as pas mis un drapeau le 24 juin ?

— Le 24 juin ?

— Oui, tu sais bien, quand les soldats du 17^e ont pas voulu tirer sur le peuple.

— ...Tiens, tais-toi, tu es un petit imbécile.

Faites nommer une commission de propagande. Faites-vous allouer une somme — la plus forte possible — pour achat de brochures.

Chargez-vous de l'achat de ces brochures et de leur distribution.

Les caisses des syndicats sont toujours bien garnies ; arrachez-en le plus possible pour la propagande. Organisez des conférences ou faites-les organiser et choisissez vous-mêmes les orateurs.

Organisez également des causeries en petit comité. De cette façon, insensiblement, vous changez l'état d'esprit de la masse.

Ce n'était certes pas votre pensée en proposant une entente. Mais, pour mon compte, je vois une entente impossible, si nous n'avons pas un but tangible, capable de bouleverser de fond en comble les tendances du futur état, le syndicalisme. Si dans cette besogne vous éprouvez parfois de l'écoeurement, allez vous concerter et vous retremper une fois par semaine, avec les copains de l'entente, je veux dire dans un milieu tout à fait anarchiste.

Vous aviez fondé le groupe antiparlementaire en disant : « Profitez de l'occasion qui se présente tous les quatre ans pour toucher un public que nous ne touchons dans aucune autre circonstance. »

Soyons logiques ; l'occasion est de tous les jours, sachons en profiter. Dans les syndicats nous avons un public que nous ne retrouvons nulle part ailleurs.

Si ce que je dis là n'est pas pour plaire, mettons que je n'ai rien dit, et passons à... nos éternelles discussions en lieu clos.

D. Lagru.

Pour ma part, je déclare que l'avis du camarade Lagru, dans son principe tout au moins, m'agréa absolument. L'idée d'une besogne d'ensemble à mener dans les syndicats peut être féconde.

Je parlais, la semaine dernière, de la multiplicité des groupements à créer ou

à impulser, de la nécessité d'un travail suivi et du sens de l'opportunité qui doit présider à notre propagande si nous voulons éveiller et retenir l'attention de la masse. Mais il est bien vrai que les insurrectionnels sont plus près de celle-ci, qu'ils montrent assez souvent toute l'habileté désirable dans leur besogne d'agitateurs et que les anarchistes n'hésitent pas à les seconder quand il le faut. L'« antibiribisme », les grèves, tous les mouvements de la rue, les camarades en seront toujours ; nul besoin de les enrôler nous-mêmes.

D'autre part il n'est pas contestable que le groupement le plus intéressant en importance comme en devenir, c'est le syndicat. Voilà un fait social permanent d'après quoi peut s'exercer le plus efficacement notre propagande ; en lui sont en outre les éléments les plus propres à être influencés par nous. Par leurs critiques comme par leurs aperçus pratiques, Janvion, Berton, Grandjouan et d'autres ont indiqué ce qu'on pourrait obtenir d'une organisation de cette valeur si elle était plus révolutionnaire. A nous de la révolutionner.

Isolés, nos amis ont fait beaucoup en ce sens ; groupés, reliés, soutenus par un bureau national de correspondance ou de propagande, ils pourraient bien davantage.

Sans doute l'agitation que nous proposons dès l'abord offre plus d'attrait. Coller des affiches, manifester, chercher à émouvoir la foule par une action anarchiste à l'occasion de l'événement du jour, sont choses moins austères, il faut en convenir. Mais il faut savoir aussi accueillir une idée nouvelle quand elle apparaît supérieure.

En faisant du syndicat la base de nos opérations nous risquons d'engager de moins brillants combats, mais quelle différence dans les résultats probables, quand on y réfléchit !

Au lieu de telles et telles institutions conditionnées, en somme, par l'ordre économique actuel, c'est cet ordre tout entier qu'on atteint au moyen du groupement syndical. Et si l'organisation syndicale n'est pas la cellule de la société future qu'elle croit être, il tient peut-être à nous qu'elle le soit vraiment.

En s'inspirant des principes décentralisateurs, antiparlementaires, de l'anarchisme, il y a tout un syndicalisme libéral à dégager, à proposer, à faire triompher. Quelle œuvre plus vaste, plus quotidienne et plus féconde pourrions-nous concevoir ?

Répondant à Dunois, je parlais aussi de la pression qu'exercent du dehors les anarchistes sur les syndicats. Cette pression, coordonnée, systématisée par l'intermédiaire d'un bureau national qui rassemblerait les idées, les initiatives, les résultats obtenus et les communiquerait à tous ses adhérents, voilà, il me semble, l'œuvre urgente à réaliser par l'entente anarchiste que l'antiparlementarisme esquissa, et pour que se fasse, dans l'action, la durable entente rêvée.

Nos amis des *Temps Nouveaux* croient-ils détenir toute la Vérité, avec un grand V ? Si oui, n'en parlons plus. Sinon ils conviendront qu'un tassement dans nos idées — un cahos ! — est indispensable et que le tassement se fera, non pas en ergotant, mais en agissant avec ensemble, à cause des nécessités de l'action elle-même.

Silvaire.

Meure Biribi !

Les « Temps Nouveaux » viennent de publier un très beau numéro spécial consacré aux bagnes africains. Tiré sur douze pages, documenté, illustré de grandes compositions dues aux artistes de fier talent que sont les camarades Luce, Signac, Grandjouan, Delannoy, etc., ce numéro ne saurait être trop recommandé à nos amis. Par la tenue littéraire de son texte comme par sa documentation (articles de V. Basch, Girard, Grave, Malato, Naquet, Pressensé, Quillard, etc.), il peut faire l'objet de la meilleure propagande contre Biribi auprès des esprits sérieux non prévenus.

Un exemplaire 10 centimes, 4, rue Broca Paris (V°).

LA CLASSE OUVRIERE

par L. et M. Bonneff.

Les Boulangers ;
Les Terrassiers ;
Les Employés de magasin.
Chaque brochure : 0 fr. 15 ; franco : 0 fr. 20.

A BAS BIRIBI !

Le Comité de Défense aux Assises

C'est lundi que s'ouvrait le procès intenté à nos amis du C.D.S. au sujet de l'affiche que l'on connaît. Cette affiche était une protestation contre les bagnes militaires et contre la mort d'Aernoul.

Voici le passage incriminé :
« Soldats ! si vous vous sentez menacés, guettés par Biribi, n'hésitez pas, désertez ! Si vous n'avez pas eu le temps de désertez, si vous êtes partis vers ces bagnes où vous attendent la torture et la mort, souvenez-vous que les crimes militaires déjà commis légitiment les représailles envers les chefs assassins, ces officiers et ces chouchous qui martyrisent et qui tuent, et dont l'exécution en un jour de révolte serait saluée avec enthousiasme par tous les hommes épris de liberté. Ce sont des bourreaux, vous avez des baïonnettes, servez-vous-en ! »

Les poursuivis étaient :
Tissier, Grondin, Blanchard, Churin, Constans, Armand Matha, Perronet, Charles Albert, Thuillier, André Girard, Duveau, Maurice Girard, Jacquart, de Marmande, Goldsky, Victor Pedro.

Le procès de Biribi

J'aurais bien donné cinquante centimes — ça ne vaut pas plus, — pour voir la tête que fit le général Brun quand il apprit notre acquittement.

Ce haut personnage qui se débrouillait si pitoyablement quand le député Weber lui demandait des explications sur la mort du soldat Aernoul, était certainement loin de penser qu'il se trouverait un jury d'honnêtes gens, capables de s'émouvoir au récit des souffrances qu'endurent les disciplinaires, et qui condamnerait Biribi en nous acquittant.

Et pourtant, général emphmé, nous l'avons trouvé, ce jury. Après l'admirable — le mot n'est pas trop fort — réquisitoire de notre ami de Marmande, contre les bagnes militaires, il alla délibérer, ce jury ; oh, pas longtemps ! et il revint souriant : on sentait vraiment que ces hommes avaient fait ce que leur commandait leur conscience. A l'unanimité le jury répondait non sur les questions posées, il rendait un verdict d'acquiescement et, par cela même, approuvait notre geste.

Et maintenant que je vous ai dit tout le bien que je pense de ce jury, laissez-moi vous raconter les différents épisodes de notre procès.

La cour d'assises

Nous arrivons et nous nous plaçons à la queue leu-leu dans un couloir. A l'extrémité de ce couloir il y a une porte qui communique avec la salle de la Cour d'assises, et pour garder cette porte, un municipal.

— Que voulez-vous, nous demande-t-il ?
— Nous voulons entrer, nous sommes les accusés.

— Qui me le prouve que vous êtes les accusés ? Vous ne passerez pas !

Et le garde est bien résolu à défendre l'accès du lieu saint où se rend la justice contre les énergumènes que nous sommes.

C'est cocasse ; on rigole.
Enfin, on vient nous chercher et nous allons nous asseoir sur les bancs qu'on nous a gracieusement à notre disposition.

Messieurs, la Cour !

Majestueusement les hommes en robes écarlates font leur entrée et s'assoient non moins majestueusement. L'avocat général croise les mains et prend un air inspiré, le président recommande le calme et l'ordre dans la discussion, les assesseurs compulsent des papiers ; il y en a un, le conseiller Le Poittevin, qui fut un juge d'instruction fameux. Oh mes amis ! Quelle tête... au fait, est-ce bien une tête ? Imaginez une face de gorille, avec des favoris blancs et de gros yeux inquiets qui regardent dans la salle de droite à gauche, de gauche à droite. Il me semble que bientôt ce personnage sautera sur la table et se grattera le derrière. J'ai envie de lui jeter des noix.

Formalités habituelles, interrogatoire d'identité, tirage au sort du jury ; nous ne récusons personne, mais l'avocat général en récusé, lui. Puis on passe à l'appel des témoins.

Le capitaine Alix est malade, Roussel ne viendra pas, ses geôliers le gardent à bas à Douera. Le lieutenant assassin Sabatier et ses complices, les sergents Begnier et Casanova ne viendront pas non plus. Naturellement...

Maitres Bonzon et Hild protestent.

Afin que les jurés puissent décider en toute connaissance de cause, dit Maître Bonzon, il est indispensable qu'ils entendent le capitaine et le sous-officier qui ont torturé jusqu'à la mort le disciplinaire Aernoul. Il faut également que nous puissions interroger devant eux le soldat Roussel, qui fut envoyé dans un pénitencier sur le rapport du commandant Alix, rapporteur après le conseil de guerre d'Oran, pour avoir voulu dénoncer les faits de brutalité qui avaient entouré la mort d'Aernoul.

— Puisque la Cour nous refuse de faire venir à cette barre les témoins que nous demandons, dit M^r Hild, qu'elle ordonne au moins que les dossiers des affaires Aernoul et Roussel soient versés aux débats par le ministère de la guerre. L'affiche pour laquelle nous sommes poursuivis contient deux parties : celle que le Parquet a retenue contre nous et celle qui citait des faits. Elles sont, à notre avis, inséparables et s'expliquent l'une par l'autre. Je dirai même que c'est la première qui explique la se-

conde. Or, nous demandons à faire la preuve de la vérité des faits que nous avons révélés, et la Cour ne peut, sans accepter de nous juger sur des pièces restées secrètes, nous refuser d'ordonner la communication des dossiers en question.

Ils déposent des conclusions que la Cour rejette. Il fallait s'y attendre.

Ensuite notre camarade Charles Albert, au nom de nous tous, lit la déclaration suivante, que les jurés écoutent très attentivement.

Messieurs les Jurés,

Vous allez bientôt connaître dans ses plus petits détails l'affaire Aernoul-Roussel, et dans son ensemble la question des bagnes militaires.

Mais il est un point que nous voulons préciser dès le début.

Car, si sur ce point il demeurait entre nous la moindre équivoque, il vous serait impossible de suivre ces débats dans un esprit d'équité.

On nous représentera tout à l'heure comme des ennemis de la Société des insulteurs de l'armée, des contempteurs de la patrie. On tentera de transformer ce procès en un simple procès d'antimilitaristes.

Certes, nous ne songeons à renier ici aucune de nos convictions, aucune de nos idées.

Nous sommes de ceux qui croient qu'une société d'hommes vraiment égaux, vraiment libres, pourrait se protéger contre toutes les entreprises, sans demander à ses enfants les sacrifices, les souffrances et les servitudes qu'on appelle aujourd'hui le militarisme.

Nous croyons encore qu'il n'y aura pas de véritable patriotisme aussi longtemps que la patrie ne sera pas pour tous une mère également tendre et souriante.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Si nous sommes devant vous aujourd'hui, c'est pour avoir signé un appel à la désertion et un appel au meurtre.

Il faut donc, avant tout, que vous sachiez pourquoi, dans quelle intention déterminée, dans quel but précis nous avons rédigé et signé cet appel.

Il s'agissait, pour nous, de réussir à porter devant un tribunal et par delà l'enceinte de ce tribunal, devant l'opinion tout entière, l'abominable crime de Djenan-ed-Dar.

Nous voulions aussi étaler au grand jour de la discussion publique toutes les tristesses, toutes les hontes, toutes les cruautés que le langage populaire a flétries de ce mot : Biribi ; toutes ces choses sombres et lointaines dont on a entendu parler vaguement et que pourtant on se refuse à croire.

Tous les autres moyens, ne l'oubliez pas, avaient été employés sans résultat.

Par deux fois, des représentants de la nation avaient interpellé le gouvernement sur la mort du soldat Aernoul. Par deux fois, ils avaient demandé que toute la lumière fût faite.

Et, par deux fois, le gouvernement avait refusé d'agir.

Oh ! une enquête fut ordonnée !

Mais ce fut l'enquête ordinaire, l'enquête classique, l'enquête confiée aux coupables eux-mêmes, c'est-à-dire, pour toute personne équitable, une comédie, un simulacre d'enquête.

Et la presse, direz-vous. Pourquoi ne pas vous en être servis ?

La presse fut informée.

Mais, pour toucher le public, l'intéresser et l'émouvoir, ce n'est pas un article de journal qui lui aurait fallu, c'est toute une série d'articles, toute une longue campagne.

Nous n'avions pas les moyens d'enclamer cette campagne, nous ne disposions d'aucun des grands journaux qui auraient pu, seuls, la mener à bien.

Quant aux quelques feuilles d'avant-garde, toujours prêtes aux batailles de justice et d'humanité, celles-là furent leur devoir.

Elles n'ont pas assez d'influence, hélas ! pour remuer l'opinion.

Il fallait donc nous résoudre à voir retomber sur le drame de Djenan le tourbillon du silence et de l'oubli.

Eh bien ! nous ne l'avons pas pu !

Nous n'avons pas voulu que ce crime restât ignoré, préparant ainsi, en leur assurant l'impunité, d'autres crimes semblables.

Notre devoir, à nous qui savions, à nous qui ne pouvions plus douter, c'était d'aller jusqu'au bout, d'avoir recours à tous les moyens — à tous — pour rétablir la vérité.

Un meurtre avait été commis. Un homme l'avait dénoncé, au péril de sa liberté et de sa vie. Nous n'avons pas voulu que le courageux Roussel demeurât tout seul dans sa lutte contre le mensonge et la cruauté.

Nous avons pensé que cet homme ne pouvait pas donner en vain un aussi bel exemple de droiture et de générosité.

Par delà le cas d'Aernoul et celui de Roussel, nous avions d'ailleurs en vue — encore une fois — la question des bagnes militaires dans son entier.

Nous nous sommes dit qu'on allait peut-être en finir, une bonne fois, avec cette insupportable angoisse.

Et nous avons voulu fournir à tous les hommes de bonne volonté une occasion pour effacer de nos mœurs ce vestige de barbarie.

Voilà pourquoi, de propos délibéré, sachant très bien à quoi nous nous exposions, nous sommes entrés dans la voie de l'illégalité. Voilà pourquoi nous avons eu recours à la violence.

Illégalité voulue, violence calculée.

Pour nous faire accusateurs, il nous fallait être d'abord des accusés.

Comme gage du sérieux de notre accusation, nous vous apportons notre liberté.

Nous ne pouvons rien vous donner de plus.

En signant l'affiche : « A bas Biribi ! » nous avons libéré notre conscience.

Nous espérons qu'à votre tour, messieurs les jurés, vous libèrerez la vôtre.

Tissier expose maintenant ce qu'est le Comité de défense sociale ; il rappelle ce qu'on y fit, et quels moyens nous devons employer pour sortir des innocents des prisons républicaines : les moyens légaux ne donnant rien, nous employons la violence quand elle est nécessaire ; nous ne crions pas, nous ne manifestons pas, pour le plaisir de faire parler de nous, mais bien pour émouvoir l'opinion publique, pour qu'elle se passionne sur le sort des héros obscurs comme Roussel. Notre méthode, du reste, donna bien des fois un résultat appréciable, et Tissier cite des exemples.

Ensuite Thuillier vient dire pourquoi en sa qualité de secrétaire de l'union des syndicats, il tint à signer l'affiche du comité.

Aernoul avait été condamné pour faits de grève, c'est pourquoi on l'envoya aux bataillons d'Afrique, c'est pourquoi il mourut assassiné à Biribi. Le monde ouvrier et syndicaliste ne peut oublier un des siens victime de bourreaux, à la solde de la clique capitaliste.

Puis, c'est notre vieux ami Constant, notre doyen : il vient dire énergiquement son dégoût et la haine qu'il éprouve pour les odieux tortionnaires des bagnes africains. Lui aussi y fut jadis, et il porte encore aux poignets des écharpes qui proviennent des supplices endurés là-bas quand on le ligotait à faire craquer ses os et gicler son sang.

Les témoins

Je ne puis malheureusement rapporter *in-extenso* toutes les dépositions, si intéressantes, qui furent faites à la barre. Nous allons en rappeler quelques-unes succinctement.

C'est d'abord de Pressensé qui vient dire qu'il est nécessaire de recourir à des moyens révolutionnaires, ne fut-ce que pour rappeler les promesses de ceux qui arrivèrent au pouvoir en employant, eux aussi, des moyens révolutionnaires.

Voici un officier retraité, décoré de la Légion d'honneur, le capitaine Ceccaldi. Il a écrit à Jacques Dhur pour le féliciter de sa campagne contre les bagnes militaires, et dit qu'il est toujours dans les mêmes sentiments. Il était officier d'administration en Algérie et ce qu'il vit dans les pénitenciers le frappa d'horreur.

Attendant nous parle du commandant Olivier chargé par le gouvernement de faire une enquête sur les compagnies de discipline et qui fut mis en disponibilité pour avoir dit la vérité.

Adrien Weber nous raconte comment le général Brun se débroua avec question qu'il lui posait au sujet de la mort d'Aernoul. Maurice Boucher déclare qu'il n'est point du tout antipatriote, ce qui ne l'empêche pas de nous approuver grandement.

Jaurès parle de sa voix vibrante ; il dit de belles choses et son lyrisme charme les jurés. Je crois bien qu'il s'en est allé d'applaudir.

Pérol, ancien disciplinaire, raconte longuement ce qu'il endura, ce qu'il vit à Biribi, il dit les souffrances qu'il éprouva, il nous fait revivre son calvaire. C'est très émouvant ; nous sommes tous émus.

Aubin qui revient aussi des pénitenciers a groupé des anciens disciplinaires dans le but de combattre le régime des bagnes militaires.

Voici un pauvre vieux, il s'avance à la barre, brète serment d'une voix tremblante, c'est le père Aernoul. Mais il ne peut dire grand-chose, des sanglots s'étranglent dans sa gorge ; on entend : « Mon gars... Ils l'ont tué », puis il s'en va. Pauvre vieux !

Voici maintenant la mère du gars, du pauvre gars, la mère Aernoul.

Elle a du chagrin la pauvre vieille, beaucoup de chagrin, mais aussi de la haine pour ceux qui lui ont tué son enfant.

— Et dire, crie-t-elle, que j'ai passé des nuits à le veiller quand il était petit, et qu'on me l'a tué, ah ! les canailles !

Canailles ? Non seulement des canailles, mère Aernoul, des bêtes féroces, des monstres !

L'audience est levée sur cette dernière déposition ; nous reviendrons demain.

Nous revoilà. Cette fois on n'a fait aucune difficulté pour nous laisser entrer ; le pithécanthrope est toujours à la droite du président, et l'avocat général a toujours l'air de chercher les rimes d'une tragédie.

On appelle les derniers témoins. Rouanet raconte ce qu'il vit en Afrique, et les supplices qu'on lui infligea. Il a des preuves certaines que rien n'est changé depuis.

Renaudel approuve notre campagne. Emile Lapais, rédacteur à *Paris-Est*, journal radical, et membre de la commission du parti radical, est de cœur avec nous et bataille dans son journal pour qu'on fasse la lumière sur la mort d'Aernoul.

Il fut le secrétaire du colonel de Villebois-Mareuil qui était lui-même opposé au régime des compagnies de discipline.

Lhermitte, avocat à la Cour, ancien rédacteur à *L'Aurore*, nous raconte qu'à l'époque où Clemenceau, Brand et consorts étaient d'ardents dreysliards que les bourgeois bien pensants traînaient aux gémonies, ils voulaient démolir Biribi.

Il fait passer aux jurés des poucelettes et leur en explique le mécanisme. L'avocat général, à ce moment, ne converse plus avec les mânes de Sophocle ; cette exhibition le gêne, il proteste.

Puis c'est Lermine qui nous approuve et qui aurait volontiers signé l'affiche parce qu'elle portait ces mots : A bas Biribi !

Crémieux, avocat à la Cour, qui alla lui aussi, illégalement dans les compagnies de discipline.

Jobert qui a vu d'anciens disciplinaires estropiés.

Allaire, qui assista à l'assassinat d'Aernoul.

Colte, soldat du cadre, médaillé du Maroc a entendu le capitaine dire au lieutenant : « Vous avez donc ENCORE versé du sang ! »

Kurtz qui fut délégué par l'Humanité pour ramener le corps d'Aernoul, Paul Brulat qui pense que nous pensons des bagnes africains et enfin Jacques Dhur qui vient éloquentement, avec des détails précis, dire aux jurés ce qu'il apprit, ce qu'il vit à Biribi. Il cite des faits, des noms, un frémissement d'horreur et d'indignation passe dans l'auditoire.

Le réquisitoire

Il a été lamentable, l'avocat général Serwin, il nous sortit des lieux communs, nous lut l'officiel, et affirma que nous étions de grands criminels, qu'il fallait condamner sévèrement : devinez pourquoi ?

Eh bien, nous sommes des misérables parce qu'Yvelot qui n'a pas signé l'affiche, qui n'est pas inculpé, a prononcé un discours violent au manège St-Paul !

Nous nous tordons doucement...

Les plaidoiries

Comme toujours M^r Bonzon est spirituel, mordant, M^r Hild et Robin discutent la légalité des compagnies de discipline et rappellent les crimes des chouchous. Puis le président donne la parole à de Marmande qui, avec une éloquence pressante, — les jurés eux-mêmes ont l'air d'être émus — raconte les souffrances affreuses qu'endura le malheureux Aernoul ; il nous dit la fin misérable de cet enfant de vingt ans qu'on mène aux compagnies de discipline pour une bagatelle, et qui meurt trente-six heures après son arrivée, assassiné par les abominables gredins qui ont nom : Sabatier, Casanova et Bégnier.

Il nous dit aussi l'admirable énergie de Roussel, tout seul, au milieu de ceux qui veulent sa perte, et qui n'hésite pas, ne recule pas, qui accuse, qui dévoile le crime : c'est beau. C'est presque sublime.

De Marmande termine, il ne demande pas d'acquiescement, les jurés savent ce qu'ils ont à faire, il dit aussi que nous ne mettons pas nos opinions dans notre poche, que nous sommes des anarchistes, c'est entendu, mais que nous sommes ici seulement parce que nous voulons la fin de Biribi, parce que ce cauchemar a trop duré, et que nous voulons sauver Roussel, pas pour autre chose.

Les jurés se retirent ; vingt minutes après ils reviennent : nous sommes acquittés. Nous crions : A bas Biribi ; vive Roussel ! à pleine voix, de toutes nos forces. Les murs de Palais en résonnent. Il faudra bien qu'on nous entende ailleurs, qu'on nous donne satisfaction. Notre campagne n'est pas finie, elle commence. A bas Biribi !

Eugène Péronnet.

BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

Editions Schleicher frères

La Géologie, par H. Guède. Origine et histoire de la Terre, 724 pages, 151 figures.

La Biologie, par Ch. Letourneau. Origine et lois de la vie, 500 pages, 113 figures.

La Botanique, par J.-L. de Laessan. Evolution du régime végétal, 500 pages, 142 figures.

La Préhistoire, par G. et A. de Mortillet. Origine et antiquité de l'Homme, 710 pages, 121 figures.

La Physiologie générale, par le Dr Laumonnier, 580 pages, 28 figures.

Chaque volume 1 fr. 90 pris au **Libraire** ; 2 fr. 25 franco. — Cartonnet : 50 centimes en plus.

L'ENTRAIDE

par Pierre Kropotkine

Un facteur de l'Evolution L'Entraide parmi les animaux, dans la Cité du Moyen-Age et dans la société contemporaine.

Un volume : 3 francs ; franco : 3 fr. 50.

LA VIE OUVRIERE

Revue Syndicaliste bimensuelle

Sommaire du N° du 5 juillet

L'arbitrage en Australie, Tom Mann.
La propagande communiste dans les syndicats, L. et M. Bonneff.
A propos du discours de Ballivet, James Guillaume.

L'Expulsion de Sommer, G. Rome.
La grève agricole de Mantoue, Tullio Maselli.
Les Journées de Juin 1848, Harmel.

A travers les Revues

La suppression des Economats (A. Merheim).
— La question syndicale aux Etats-Unis.

La Quinzaine Sociale

Les Faits. — Notes et Documents : Le Congrès des anarchistes allemands (R. L.). — La polémique Merheim — A. Humanité (P. M.).
Admet Red : 42, rue Dauphine, Paris-VI.
Un numéro spécimen est envoyé sur demande.

PROPOS D'UN PAYSAN

LA RAISON & LA FOI

Le temps était sombre et froid avec des menaces d'averses, quelque chose d'anormal par ce premier dimanche de juillet. Forcé avait été de laisser les foin tranquilles, en petites meules sur les prés. C'était la fête à un hameau voisin. Invités, Jacques et moi, à manger la soupe chez un ami commun, nous ayons acquiescé à cette invitation.

Le café pris, après un bout de promenade parmi les divertissements de la fête, il fallut inévitablement revenir à notre entretien de l'autre jour, et nous fumes nous étendre sur l'herbe, loin du bruit, au pied d'un chêne séculaire.

— Mon pauvre Jacques, dis-je, l'originalité de ton christianisme m'amuse beaucoup, malgré que je sois bien éloigné des préoccupations de ton esprit. C'est un peu celui de Tolstoï, le célèbre écrivain russe, avec la différence que Tolstoï rejette tous les rites, tous les clergés et toutes les églises, tandis que toi, tu sembles t'attacher à la lettre et aux traditions catholiques tout en seignant contre la mondanité des évêques et la cupidité des curés. Mais ce christianisme, tel qu'il devrait être, ne doit pas nous faire perdre de vue le christianisme tel qu'il est.

Tu nous parles des limites du possible et de l'impossible pour l'esprit humain, des frontières du connaissable et de l'inconnaissable. Qu'en sais-tu ? et pourquoi embrouiller le Cosmos, déjà assez difficile à expliquer, d'un Theos tout à fait indéchiffrable ?

A propos de l'inconnaissable, tu connais la réplique fort juste faite à Herbert Spencer, son inventeur, par je ne sais plus qui : « Ah ça ! vous en connaissez donc quelque chose vous-même de ce qui ne peut être connu ? »

Autre chose. Tes exemples de grands hommes qui, par idéal ou par peur, acceptent Dieu et la religion, sont malheureux : Voltaire, malgré son génie, était parfaitement dégoutant. Ce talon rouge persiflait la Divinité en gavoche, mais comme il n'avait pour le peuple que du mépris et de la haine et qu'il craignait ses révoltes, il voulait un Dieu pour le peuple : voilà tout son déisme.

Pascal avait la foi, mais cette foi en désaccord avec sa raison lui joua des vilains tours et le conduisit aux abords de la démence.

Et cet autre farceur de Chateaubriand ! Vois d'ici son catholicisme : au début du XIX^e siècle, il apporta à son éditeur un manuscrit philosophique et antireligieux, mais l'éditeur lui ayant fait remarquer que ce genre de production était démodé et ne se vendait plus, il revint quelque temps après avec le Génie du Christianisme.

D'ailleurs, en des écrits conservés par Sainte-Beuve, le même monsieur se déclarait matérialiste et athée.

Reste Victor Hugo, le prince des charlatans du XIX^e siècle, qui finit en demandant gratuitement à chacun une prière, après avoir gagné des millions en vendant ses sonnettes.

— Tu as peut-être raison sur ce point, répondit Jacques. Ça ne m'étonne pas que Victor Hugo et Chateaubriand aient été des fumistes. C'est vrai aussi que Voltaire était un sale type, mais il avait la frousse de l'au-delà. Dès qu'il était malade, ou simplement pendant un orage, il remisait ses idées antichrétiennes et retournait à la religion. Il changeait de nouveau quand il n'entendait plus le tonnerre et, comme Panurge, le danger passé il se moquait des saints.

Donc, Voltaire avait la terreur de l'au-delà autant que Pascal, mais Voltaire était une fripouille, tandis que Pascal était honnête. Quant à dire que Pascal était devenu fou, c'est une légende qui a pris naissance longtemps après sa mort. Il fut jusqu'à la fin en relations avec les grands esprits et les savants de son siècle, dont quelques-uns étaient athées, et tous le jugèrent très raisonnable. Ses amis, les philosophes de Port-Royal, le soutinrent toujours dans les rudes coups qu'il porta aux jésuites. Tu connais la querelle des Jansénistes et des Jésuites. Les Jésuites, qui ont triomphé, voulaient une religion douce et moelleuse à l'usage des riches qui pourraient avoir des accommodements avec le ciel. D'après eux, on pouvait très bien jouir de la vie, à condition de pratiquer superficiellement la religion, d'en observer les pratiques extérieures. Le catholicisme des Jésuites tendait à l'hypocrisie et Pascal a rudement flagellé l'hypocrisie des Jésuites.

Quant aux Jansénistes, qui ne goûtaient guère l'autorité du Pape, ils tendaient évidemment au protestantisme, mais ils n'allaient pas jusqu'au bout, soucieux avant tout de l'unité religieuse. Les plus grands esprits du 17^e siècle, les magistrats, la bourgeoisie étaient jansénistes, tandis que les Jésuites tolérant les débâches et la crapulerie de Louis XIV dominaient à

la cour. Les Jansénistes avaient une tendance vers la République ou du moins vers la monarchie constitutionnelle ; ils furent majorité à la Constituante de 1789.

Les Jésuites cherchaient à concilier la raison et la foi, deux choses inconciliables d'après les Jansénistes, puis-que leurs domaines sont différents et nettement séparés. Les Jansénistes, en effet, reprenant les idées de Paul de Tarse, et d'Augustin d'Hippone, professaient que la foi était une grâce divine octroyée du jour au lendemain et qui pouvait être retirée de même, tandis que la raison était incorporée à l'homme et sauf les cas de maladie ou d'affaiblissement restait la même toute la vie. Le Dieu des jansénistes nous paraît arbitraire, méchant et capricieux, tandis que les jésuites parlaient d'un Dieu juste et bon.

Tu vois par ce qui précède, car je me range à l'avis des jansénistes, qu'il n'y a rien de commun entre la raison et la foi. La raison est comme un sixième sens incorporé en nous. La raison fait partie intégrante de la personne humaine, de telle sorte que si l'on perd la raison, on cesse d'être un homme, ce qui est le cas des aliénés, tandis qu'on peut perdre la foi sans cesser d'être un être raisonnable. La foi, disent les jansénistes, est une grâce qui vient ou qui s'en va suivant le caprice de Dieu. La foi, dis-je à mon tour, est un sentiment comme l'amour sexuel, par exemple.

— Tout ça, c'est bien beau, ami Jacques. Permetts cependant que je te fasse remarquer que ce que tu appelles l'amour vient d'un besoin physiologique indispensable pour la reproduction de l'espèce, tandis que la foi — la foi qui, dit-on, sauve, mais qui aveugle — a surgi de l'ignorance des phénomènes physiques et naturels qui se manifestaient à nos ancêtres, comme ils se manifestent à nous-mêmes.

Quant à Dieu, eh bien, s'il existait, tu as dit vrai et les jansénistes aussi, ce serait une sale bête, à jamais inassouvie de vengeances, de meurtres et de cataclysmes, et, ma foi, Bakounine avait grandement raison : il faudrait le tuer.

Reste la frousse que tu crois inspirer aux richards avec les terreurs de la Géhenne... ce qu'ils s'en foutent, mon pauvre vieux !

Tant que nous n'aurons à leur opposer que cet épouvantail de pacotille, c'est nous qui le garderons notre enfer. Mais, assez pour aujourd'hui. Si nous nous revoyons dimanche, nous reprendrons la partie.

Le Père Barbassou.

Fonctions Syndicales

En se démettant de ses fonctions de secrétaire du Syndicat des Charpentiers de la Seine, J. Bernard donne, dans le Bulletin de son Union, des explications sur lesquelles il nous paraît intéressant d'attirer l'attention :

En quittant le poste que le Conseil m'avait confié en août 1908, il est nécessaire, je crois, d'expliquer les raisons de mon départ.

La principale est qu'un militant ne doit pas occuper dans un Syndicat une fonction rétribuée pendant trop longtemps. Quand i a passé deux ans dans une permanence, il est utile, indispensable même, qu'il aille se remettre parmi les camarades et qu'il aille, comme eux, affronter tous les risques de la lutte et les inconvénients qui en découlent.

Des camarades bien intentionnés prétendent que lorsqu'un secrétaire de Syndicat s'est familiarisé avec tous les rouages de l'organisation, on doit le remplacer le moins possible.

Tel n'est pas mon avis ; avec ce système on arrive à créer des indispensables, tout le monde se décharge sur lui de toute action, l'initiative de chacun en subit un fâcheux contre-coup, et, en fin de compte, ce n'est plus un militant qu'a l'organisation, mais plutôt un roitelet.

Car enfin, un Syndicat comme le nôtre, qui dépasse 1.000 adhérents, et dans lequel il ne se trouverait pas un noyau de camarades capables d'assumer la besogne de secrétaire à tour de rôle, ce Syndicat, dis-je, n'aurait pas lieu d'exister.

Dans un organisme central (C. G. T., Fédération ou Union de Syndicats), il serait dangereux de renouveler trop souvent les secrétaires, car là, en effet, il est besoin, pour remplir efficacement ces fonctions, d'avoir des aptitudes que, malheureusement, aujourd'hui, très peu de travailleurs possèdent. L'action s'étend sur une région ou sur tout un pays, il y a des relations à entretenir avec tous les Syndicats faisant partie de cet organisme, il y a des tournées de propagande à organiser ; il faut donc connaître les régions où il est plus urgent de concentrer les efforts et, si l'on remplaçait trop souvent les camarades chargés de ce travail, la propagande s'en ressentirait et le résultat serait moindre.

Dans un Syndicat, la besogne est bien moins compliquée ; avec un peu de volonté, on s'est vite familiarisé avec tous les rouages, étant donné que celui qui est désigné n'est pas complètement ignorant du fonctionnement de l'organisation, puisque tous les jours c'est un camarade qui a déjà donné des preuves d'activité.

Réversibilités

C'est en toi par instants de forcenés débats
Et des cris de bataille à ne s'apaiser pas.

Où c'est la houle immense où ton être, anonyme,
Dans le béat oubli des vains efforts s'abîme.

Car trop souvent se fond, en un instant,
Ton fantôme de force, aux souffles d'un autan
Que des steppes de spleen vont suscitant.

Ah, l'âme morcelée, ballante au gré des vents...
Alizés, alizés, soufflez plus faiblement ;
Doux alizés.
Une âme lasse égalisez.

— Qu'est-ce à dire en ces temps d'âpre lutte ?
— Voyez, elle se meurt, elle est si lasse.
— Eh ! qu'à la tombe elle chute !
Arrière ! l'heure passe.

Mais non, fais de ta force une angélique haine,
Et mets à ta faiblesse un beau manteau d'amour.

Et sois le bon chevalier ! Lève-toi.
Trop de crimes, là-bas, au fond du ciel rougeaient.
Haut les rênes où gît la sottise larvaire,
Et haut l'épée sur tout vampire à face humaine !
Ravagé de hideuses tarasques,
Le monde autour de toi ouvre un cirque si vaste...

Mais ce monde est aussi un languissant verger
Qui grelotte, trempé de froide lune.
Donne-lui un regard aimant et prolongé
Et tu verras, sous ces tièdes effluves,
Fleurir au moins un rameau du verger.

O les fleurs hautes sous la nue,
Les fleurs pourpres de ton cœur...
O les fleurs étoilant de pourpre la nue
Et leurs torrentiels arômes en ton cœur...

G. BESSÈDE.

ÉDUQUONS

L'éducation ne peut faire des miracles. Transformer l'individu, de mauvais le rendre bon, c'est une chimère.

Est-il possible pour tous d'être bon, honnête, vertueux dans une société où les canailles les plus fiefées détiennent les plus grands honneurs et les meilleures places, alors que les autres, les bons, les honnêtes, les vertueux sont misérables et méprisés ?

Non ! C'est impossible, et les chrétiens qui l'ont tenté, de même que toutes les religions, ont piteusement échoué. Ils ont réussi seulement à faire des hypocrites.

Le principe altruiste est faux ; les faits mêmes le prouvent. L'individu n'est pas fait pour les autres, il est fait pour lui-même. Il a des besoins à satisfaire ; vouloir restreindre ses besoins, vouloir supprimer cet égoïsme, cet intérêt personnel est chose absurde et irraisonnée.

Il n'y a pas qu'une fraction des anarchistes qui soient individualistes ; tous les anarchistes le sont, parce qu'ils recherchent tant qu'ils peuvent le moyen de satisfaire leurs besoins.

Je devrais dire, tous les individus le sont, ou plutôt croient l'être.

Ainsi, celui qui courbe l'échine devant son patron, qui souffre sans se plaindre ni se révolter, croit agir selon son intérêt. Il ne s'aperçoit pas qu'il est altruiste malgré lui, parce qu'il donne la meilleure part de ce qu'il produit à son exploitateur. Il ne pense pas qu'en agissant ainsi, il se porte tort à lui-même, parce que ce sont les individus de son espèce qui rendent les patrons plus hardis et plus féroces dans leur exploitation.

C'est donc bien cette corde qu'il faut pincer pour amener les individus à réfléchir et à agir contre ce qui s'oppose au libre épanouissement de leur moi.

Nous ne prêchons pas l'altruisme comme les chrétiens ; nous ne voulons pas faire des dupes, mais au contraire nous voulons faire des individus qui ne se laissent pas duper.

Voilà un distingué que nous ne devrions pas manquer de spécifier chaque fois que l'occasion nous est offerte.

J. Goirand.

IGNOBLE AVEU

Avec grand luxe de détails, la presse quotidienne a rendu compte du crime légal commis sur Liabeuf. Ce qui ressort de particulièrement ignoble, c'est l'hypocrisie avec laquelle on a tenté de justifier une mesure aussi épouvantable.

L'article du Gaulois est significatif : les révolutionnaires qui étaient aux ordres de Cler ont signé l'arrêt de mort de Liabeuf. Voilà l'aveu brutal et maladroït. Après cela, plus d'équivoque. Qu'on ne vienne plus nous dire que c'est

la mort d'un « méurs » que Liabeuf a payée de sa vie, puisque si les révolutionnaires avaient été bien sages ou s'étaient laissés sabrer docilement, on eût peut-être gracié Liabeuf.

S'il en était ainsi, cet aveu nous éclairerait un peu plus sur la domination de la haute police, qui a trouvé, dans cette échauffourée soigneusement préparée par elle, un argument de plus pour tenter de légitimer sa soif de vengeance.

Mais tout a une fin, même le régime de sanglante répression que nous subissons. On puise dans la persécution des forces nouvelles et bien des yeux se dessillent qui jusqu'alors étaient clos.

On commence à juger comme il convient cette justice (!) bourgeoise et le fou dangereux qui met Paris sous la botte de ses flics et un sabre dans le plateau de la balance.

Emile Czapecz.

Un Assassinat légal

La république bourgeoise vient de commettre un nouveau crime en exécutant un homme qu'une première et flagrante injustice sciemment commise à son égard avait conduit à user du seul droit laissé aux opprimés dans la présente organisation sociale : la vengeance !

Le témoignage plus que suspect de deux représentants de l'infâme institution qui est la honte de la civilisation moderne, celui de deux apaches des méurs, avait suffi pour faire condamner un ouvrier comme souteneur. Révoltée et le caractère aigri par l'injuste peine qui venait de lui être infligée, la victime se vengea comme elle put. Son acte fut à ce point compris, que les plus hautes personnalités du monde intellectuel soutenues par la grande presse sans distinction d'opinion, imitèrent l'exemple des révolutionnaires et n'hésitèrent pas à prendre sa défense et à réclamer sa grâce.

En dépit des protestations, le bourgeois Ventré qui trône si dignement sur le char de l'Etat a refusé d'user du droit de grâce que lui confère la Loi. Il a préféré se faire le complice de la basse et sauvage répression exigée par les apaches des méurs ayant à leur tête le sinistre Lépine qui usa de ce décisif argument pour décider les chefs du gouvernement : « La tête de Liabeuf ou ma démission ! »

Le Président Fallières oublie un peu vite les leçons de l'Histoire : n'est-ce pas son inflexibilité qui a conduit son

prédécesseur Carnot sous le poignard de Caserio ? La leçon vaut cependant la peine d'être retenue.

Il n'y aura qu'une voix pour protester contre l'assassinat légal qui vient d'être commis.

« Lâches ! » cri suprême de celui que l'on assassinait, est bien le terme par lequel il sied de flétrir les représentants de l'autorité.

L'Affranchissement.

En Argentine

Nos amis du Réveil, de Genève, publient les renseignements suivants sur la situation en Argentine :

Buenos-Ayres se trouve en état de révolution. Les lettres qui nous arrivent de ce pays nous donnent une idée assez claire de la situation.

La presse bourgeoise, par contre, ne nous dit rien du tout — et c'est préférable, car elle ne dit jamais la vérité, surtout quand il s'agit de mouvements révolutionnaires — ayant été muselée, bon gré, mal gré, par le despotique gouvernement argentin.

La capitale de l'Argentine, dit une lettre datée du 16 mai dernier que publie Tierra y Libertad de Barcelone, présente le triste aspect d'une ville assaillie par des hordes sauvages sanguinaires. Elle semble plutôt un cimetière qu'une ville de plus d'un million d'habitants.

Le mouvement habituel des affaires est complètement paralysé. Partout le silence, troublé seulement par les 30.000 soldats répartis par sections dans les rues et prêts à massacrer le peuple au premier commandement des galonnés.

Le palais du gouvernement, occupé militairement, offre à la vue du paisible passant les bouches de nombreux canons.

La racaille des étudiants patriotes continue à commettre des actes de sauvagerie. Après avoir détruit et incendié, avec l'aide de la police, tout le matériel de rédaction et d'imprimerie des journaux quotidiens La Protesta et La Batalla (anarchistes), et La Vanguardia (socialiste), ils ont organisé plusieurs manifestations. Au cours de l'une d'elles, ils brûlèrent le portrait de Bakounine en face des locaux des Syndicats ouvriers, après l'avoir promené à travers les rues. Cet acte provoqua une collision entre ouvriers et étudiants. Ces derniers laissèrent quelques morts et blessés sur le carreau.

Quelques heures plus tard, le soir, la colonne des universitaires se reforma et se dirigea vers la rue Sarandí, où les scènes sanglantes se renouvelèrent. Il y eut encore sept blessés du côté des étudiants.

Dans les rues de Peru et Alsina, ainsi qu'en Boca et à Barracas, à la suite d'autres rencontres, un étudiant, quelques flics, deux wattmen furent tués. Il y eut aussi des blessés des deux côtés, bourgeois et ouvriers.

Tandis que les hordes sauvages assaillaient le local de la Confédération ouvrière, jetant à la rue livres, brochures, journaux, etc., qui étaient brûlés par leurs complices, un groupe de gamins, au cri de : « Vive l'anarchie ! », arrachaient aux flammes les exemplaires des publications à brûler pour les distribuer à la foule.

Tous ces événements se déroulaient avant la déclaration de la grève générale, qui fut proclamée le 16 mai. Elle fut annoncée par un bulletin timbré que la F. O. R. A. lança des les premières heures du matin.

A midi, le travail avait cessé partout. Les tramways cessèrent également de circuler. Quelques « esquiroles » qui prirent place dans les trams pour les faire « rouler », toulèrent eux-mêmes sur la chaussée. Résultat : deux morts et quelques blessés.

La Compagnie du chemin de fer du Sud n'a pu, grâce à la grève, faire circuler un seul train. Pour rendre vain le remplacement du personnel par les mécaniciens et chauffeurs de l'armée, quelques kilomètres de rails furent arrachés.

Quelques heures après la distribution du bulletin de la F. O. R. A., ajoute le camarade correspondant, sans crainte d'être démenti, les 95 % des ouvriers avaient abandonné leur travail.

Et tout cela en l'état de siège et malgré la terreur gouvernementale !

Dans l'arrondissement où se trouve la colonie russe, les brutes de l'université ont aussi assailli et incendié plusieurs établissements, entre autres une librairie et un dépôt de cigares.

Après la douleur causée par les actes de barbarie commis par les étudiants, il convient cependant de remarquer qu'une partie de ces derniers organisèrent une contre-manifestation protestant contre les sauvageries de leurs collègues.

Le journal La Protesta, qui a eu ses locaux détruits, réparaitra à Montevideo.

Nos camarades de la République Orientale font tout leur possible pour venir en aide à leurs vaillants voisins de l'Argentine.

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libérateur », c'est de lui faire des abonnements.

Communications

PARIS
Fête de propagande. — Dimanche 10 juillet à 2 heures, salle de l'U.P. fête de propagande avec le concours de chansonniers révolutionnaires et du groupe Théâtral du XX^e. On jouera Le Cultivateur de Chicago, de Mark Twain. Allocation par le camarade Adolf Reichmann. Participation aux frais 0 fr. 50.

Groupe d'Education de l'Ébénisterie, 3, rue Saint-Bernard. — Le samedi 9 juillet, à 8 heures 3/4, causerie par René Dolié. Sujet traité : Le mouvement anarchiste et l'alliance communiste.

Causeries populaires des X^e et XI^e. — Réunion vendredi 8 juillet à 9 h. du soir, chez Amiot, 216, rue de Saint-Maur. Sujet traité : Evolution de la propagande.

La Libre Discussion. — Causeries du IV^e, 69, rue de l'Hôtel-de-Ville, mercredi 13 courant, conférence par le camarade Adolf Reichmann.

Causeries populaires des XIX^e et XX^e. — Villa de l'Ermitage 315, rue des Pyrénées, mercredi 13 juillet, réunion à 8 h. 1/2. Questions courantes.

Groupes ouvriers Néo-Malthusien. Section du 20^e Arrond. — Salle Blanchet, 2, rue Saint-Fargeau, lundi 11 juillet à 8 h. 1/2, causerie par un camarade. Question urgente. Présence indispensable de tous les membres du groupe.

Groupe libertaire des gars de l'Allier. — Dimanche 9 courant, à 3 h. après-midi, au bar de la Bourse du travail, 1, boulevard Magenta. Réunion, causerie par un camarade sur : le travail en commandite.

L'Art révolutionnaire. — A 8 h. 1/2 du soir, vendredi 8 juillet, grande soirée artistique et littéraire, salle de la Maison du Peuple du III^e, 20, rue Charlemagne (Métro Saint-Paul).

1^{re} Conférence sur l'Art Révolutionnaire par Eugène Poitevin, avec auditions par le conférencier et madame Charlotte Follet.

2^e Recitations d'œuvres sociales par les membres du Groupe.

3^e Partie de Concert avec le concours des Poètes et Chansonniers révolutionnaires.

L'Art révolutionnaire organise un grand concours de poésies, de chansons et de dessins sur l'actualité dramatique : Biribi, ou la mort de Liabeuf et sur l'actualité humoristique. Sujet au choix des participants. Les meilleures œuvres seront publiées dans les journaux d'avant-garde après avoir été interprétées au cours d'une fête artistique que donnera l'Art révolutionnaire.

Envoyez les correspondances à Léo Poldis, 5, rue de Provence.

Gruppo italiano. Sono avvisati i compagni italiani di voler cooperare moralmente e finanziariamente per la nuova formazione del gruppo e d'intervenire numerosi alle causeries che si terrano d'ora in avanti.

SAINT-DENIS
Les Travailleurs libertaires. — Réunion samedi 3 courant, à 8 h. 1/2 du soir, aux travailleurs des cuirs et peaux, rue Blanqui, près la maison Damoy.

Tous les camarades qui, syndicalistes ou libertaires, participent à la dernière campagne antivoltaire, sont invités.

Causeries libres de Saint-Denis. — Samedi, 9 juillet 1910, salle des fêtes de l'Avenir Social, 17,

rue des Ursulines, Conférence-Concert : Causerie par Lerulot : Concert organisé avec le concours des poètes chansonniers révolutionnaires : Ch. d'Avray, Gilbert-Carel, etc. On jouera une pièce. Entrée 0,50.

PONTOISE
Réunion du groupe le samedi 9 juillet à 8 heures 1/2 au siège social, rue Delacour (place du Grand Martre).

Causerie sur le collectivisme. Distribution de brochures. Présence indispensable des copains.

GARD-HERAULT
Le camarade J. Gohard est disposé à faire une tournée de conférences dans la région sur ce sujet : A bas Biribi ; A bas le militarisme. Il a l'intention de visiter Saint-Laurent, Le Cailar, Aigues-Mortes, Vauvert, Lunel, Lunel-Viel, Lansargues, Madaison. Les camarades de ces diverses localités sont priés de se mettre immédiatement en rapport avec lui. Adresse : rue Karl-Max, 4, Marsillargues.

BEZIERS
Section antimilitariste. — Samedi, 8 heures au café Calmel, au 1^{er}, causerie par un camarade. Sujet : Les cercueils militaires ; du Farfadet au Phrygion.

LYON
Formation d'un groupe d'action et de propagande révolutionnaire et anarchiste à Lyon-Villeurbanne, le samedi 11 juillet à 8 heures du soir au N° 11, rue Persoz. Appel à tous.

ROUEN

Groupe d'Action et d'Education révolutionnaire. — Tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir, place de la Haute-Vieille-Tour, 15, réunion du groupe Mardi 12 juillet, causerie par un camarade sur : Action et Education. Tous les camarades qui veulent aider le groupe dans la campagne qu'il entreprend contre Biribi, soit pécuniairement ou moralement sont priés de venir aux réunions ou de se mettre en rapport avec le secrétaire.

Adresse : la correspondance, 15, place de la Haute-Vieille-Tour, Rouen.

TOULON

Groupe libertaire. — Réunion mercredi 13 juillet 8 heures précises, café André, rue de la République. Causerie par un camarade. Réunion tous les mercredis soir.

VIENNE

Causeries populaires, 11, rue du 4-Septembre. Réunion tous les mardis, jeudi, samedi. Samedi 9 juillet, causerie sur l'Guernica (causerie remise). Les copains sont priés d'être exacts le samedi 9 juillet. Décision à prendre.

AIMARGUES

Samedi 9 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, conférence publique et contradictoire par G. Gohard, salle des conférences, place de la mairie. Sujet : A bas Biribi ; à bas le militarisme.

MONTELLON

Les camarades de Montellon ayant commencé la campagne contre Biribi, nous délaissions pour le moment la tournée Néo-Malthusienne pour nous joindre à eux et, d'accord entre nous, nous allons faire toute l'agitation nécessaire dans l'Allier ; aussi les camarades qui pourront nous aider dans la région, soit pécuniairement, car il nous faudra de l'argent, soit pour organiser des réunions dans la campagne ou pour apposer des affiches, sont priés d'écrire sans retard au camarade Max Verras, secrétaire du groupe, 157, rue de la République, Montellon, Allier.

N.B. Les copains pensent-ils qu'une réunion

des militants isolés et des délégués de groupe de la région ne serait pas utile ?

SAINT-NAZAIRE

C'est dimanche 10 juillet qu'on inaugurerait, à Saint-Nazaire, un monument à la mémoire des enfants morts pour la Patrie. A cette cérémonie, outre les p. n. n. de la politique locale se joindra le guignol Sarraut, représentant du gouvernement.

Laissons-nous passer cette occasion de crier notre haine du militarisme ? A l'heure où s'esquive de toutes parts un mouvement contre l'enfer africain, affirmons par notre présence devant le représentant du gouvernement que le prolétariat ne veut plus de Biribi. Et c'est avec cris de « Biribi Biribi ! » avec accompagnement de sifflets à roulettes que nous manifesterons notre dégoût et notre haine.

Tous les camarades sont priés de se réunir dimanche 10 juillet, boulevard de l'Océan, face à la statue. Vous êtes invités à vous munir de sifflets.

Spartacus.

Petite Correspondance

ANZELINO. — Edmond demande de tes nouvelles. Urgent.

MORVAN. — Votre journal nous revient avec la mention inconnu.

CAMILLE. — Vous êtes injuste, voyez vous-même toutes les insertions.

MILLAU (Aveyron). — Le Camarade Boudet, secrétaire de la Bourse du Travail de Brive, demande à entrer en relations avec le Groupe ou des libertaires de Millau. Urgent.

Lui écrire : 49, avenue de Paris.

JOSEPH MAZZEI donnera son adresse à José. Urgent. Entrer à Sikes Adolphe, à Ebion, par Charleville (Ardennes).

Souscriptions

Pour les anciens disciplinaires :

Lamoureux 1 »

Pour le Libéraire :

Cerquetti 2 »

Perron 0 50

Guidoni 0 60

X. Y 10 »

X. 5 »

Z 0 50

Contre Biribi 0 50

Souscription pour le Comité de défense :

Collecte faite dans une réunion syndicale suivie de chants révolutionnaires, par J. Marie à Epinac les Mines : 5 fr.

Comment nous ferons la Révolution

Par E. Pataud et E. Pouget

Un volume, pris dans nos bureaux :

3 fr. ; franco : 3 fr. 25.

MON MÉDECIN

Le Docteur chez soi

Par un Comité de Docteurs de la Faculté de Paris

Préface du D^r MEIGE

Ancien Médecin Principal
des Invalides et de l'Hôpital Militaire du Gros-Caillois,
Président de la Société d'Hygiène de France

Guérir c'est bien, Prévenir c'est mieux !

Tels sont les grands préceptes de

MON MÉDECIN

Par l'Anatomie, par la Physiologie, par la Chimie et la Botanique médicales, par l'Etude de l'Hygiène, par la description des causes, des symptômes et du traitement des maladies, tout lecteur averti sera en état de lutter à temps et presque toujours victorieusement contre un mal, en attendant le secours d'un représentant de l'art médical, qu'il appellera à son aide, en cas de complication qu'il saura prévoir.

SPLENDIDE MUSÉE D'ANATOMIE

sous forme de Grands Modèles

Démontables d'une richesse inouïe

L'HOMME — LA FEMME

(Hauteur moyenne 0 m. 40)

Le Larynx, le Pharynx, la Dent, l'Œsophage, l'Estomac, la Foie, la Rate finement coloriés et superposés, que d'ingénieux procédés permettent de démontrer jusque dans les plus petits détails nous faisant ainsi pénétrer jusqu'aux parties les plus secrètes du corps humain.

En outre des nombreuses illustrations en blanc et noir, plus de 30 planches en couleurs hors-texte accompagnent l'ouvrage. Ces gravures représentent l'Anatomie, les Aspects des maladies, les Plantes médicinales et vénéneuses, les Champignons comestibles et vénéneux, les différentes manières de panser les fractures, les différents moyens de secourir les noyés et asphyxiés, etc., etc.

Plan général et systématique de « MON MÉDECIN »

PREMIERE PARTIE La Machine Humaine Anatomie — Physiologie	Gymnastique Médicale Hygiène Coloniale
DEUXIEME PARTIE L'Homme malade Maladies et Traitements Pansements Petite chirurgie usuelle	QUATRIEME PARTIE Notions d'Histoire Naturelle Médicale Les Vers Botanique Médicale Plantes Médicinales Champignons comestibles et vénéneux
TROISIEME PARTIE Hygiène Générale L'Enfance Maladies et Soins des Enfants La Femme Maladies et Soins — Génération L'Alimentation Le Travail des Ouvriers Surmenage Hygiène Professionnelle Hydrothérapie — Massage Culture Physique Hygiène de l'Habitation	CINQUIEME PARTIE Les Eaux Minérales Leur emploi SIXIEME PARTIE Eléments de Toxicologie Pratique Poisons et contre-poisons SEPTIEME PARTIE Vocabulaire des termes de la langue médicale Index alphabétique spécial.

L'Ouvrage complet est livré de suite
Deux gros volumes, richement reliés (25x18) avec annexes, modèles démontables (musée d'anatomie), 30 planches hors-texte en couleurs, nombreuses illustrations, imprimées sur beau papier, etc., au prix actuel de 27 francs, payables :

3 francs par mois — 9 mois de CRÉDIT

S'ADRESSER AU « LIBERTAIRE »

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libéraire, 45, rue de la République.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME	
Les Martyrs de Chicago	0 85 0 40
Aux Jeunes gens (Kropotkine)	0 40 0 45
La morale anarchiste (Kropotkine)	0 40 0 45
Communisme et anarchie (Kropotkine)	0 40 0 45
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine)	0 25 0 30
Entre paysans (Malatesta)	0 40 0 45
Aux anarchistes qui signorent (Ch. Albert)	0 40 0 45
A B C du libéralisme (Lermine)	0 40 0 45
L'Anarchie (Malatesta)	0 40 0 45
L'Anarchie (A. Girard)	0 40 0 45
Le Corporatisme (Ed. Pottier)	0 20 0 25
Evolution et Révolution (E. Reclus)	0 40 0 45
Arguments anarchistes (Beaure)	0 20 0 25
La question sociale (S. Faure)	0 40 0 45
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure)	0 40 0 45
Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave)	0 40 0 45
Le Patriotisme, par un bourgeois, suivi des Déclarats, d'Emile Henry	0 40 0 45
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam	1 25 1 35
Rapports au congrès antiparlementaire	3 50 0 60
Les déclarations d'Eleazar	0 40 0 45

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat	0 40 0 45
La chair à canon (Manuel Devaldes)	0 40 0 45
Aux conscrits	0 40 0 45
Lettres de ploum	0 40 0 45
Le Militarisme (Fischer)	0 40 0 45
L'antimilitarisme (Hervé)	0 40 0 45
Colonisation (Jean Grave)	0 40 0 45
Contre le brigandage marocain	2 25 0 20
La Révolte du 17	0 40 0 45

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTIPARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire socialiste (Tcherkessoff)	0 25 0 30
La loi des salaires (J. Guesde)	0 40 0 45
Le droit à la paresse (Lafargue)	0 40 0 45
Boycottage et sabotage	0 40 0 45
Le Machinisme (Jean Grave)	0 40 0 45
Grève et Sabotage (Fortuné Henry)	0 40 0 45
L'A B C syndicaliste (Georges Yvelot)	0 40 0 45
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettlau)	0 40 0 45
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Stackelberg)	0 40 0 45
Les Maisons qui tuent (M. Petit)	0 40 0 45
Le Salariat (Kropotkine)	0 40 0 45
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	0 40 0 45
Grève générale réformatrice, grève générale révolutionnaire (C. G. T.)	0 40 0 45
Le Syndicat (Pouget)	0 40 0 45
Les lois scélérates	0 25 0 30
La grève générale (Aristide Briand)	0 40 0 45
Syndicalisme et révolution (D ^r Pierrot)	0 40 0 45
Le parti du travail (Pouget)	0 40 0 45
Le remède socialiste (Hervé)	0 40 0 45
Le désordre social (Hervé)	0 40 0 45
Vers la Révolution (Hervé)	0 40 0 45
Politique et socialisme (Ch. Albert)	0 60 0 65
Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malato)	0 40 0 45
Mystification parlementaire (Laisant)	0 40 0 45

Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave)	0 40 0 45
La grève des électeurs (Mirbeau)	0 40 0 45
L'école antichambre de caserne et de sacristie (Janvion)	0 40 0 45
Les crimes de Dieu (Seb. Faure)	0 45 0 20
La femme dans les U. P. (E. Girault)	0 45 0 20
La doctrine des Eaux (Extrait des œuvres de Babou)	0 50 0 60
Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Griffuelhes)	0 40 0 45
L'action directe (Pouget)	0 40 0 45
Les bases du syndicalisme (Pouget)	0 40 0 45
Les métiers qui tuent (Lem. Bonneff)	0 70 0 75
Les Terrassiers (L. et M. Bonneff)	0 40 0 45
Les Employés de magasin (L. et M. Bonneff)	0 40 0 45
Les Boulangers (L. et M. Bonneff)	0 40 0 45

ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponse aux paroles d'une croyante (Sebastien Faure)	0 45 0 20
Nos Seigneurs les Evêques (Hanriot)	0 05 0 10
Fin de la congrégation, commencement de la Révolution (Gohier)	0 20 0 25
La peste religieuse (Jean Moli)	0 10 0 45
Entretiens d'un philosophe avec la Maréchal (Diderot)	0 40 0 45
Dieu n'existe pas (D. Elmassian)	0 05 0 10
Le Néant (Incombustibilité de l'âme) (Lipsey)	0 50 0 55
La panacée révolutionnaire (Jean Grave)	0 40 0 45
Justice (Fischer)	0 40 0 45
Les Incendiaires, poème (E. Vermesch)	0 40 0 45
Le procès des quatre (Almeryda)	0 20 0 25
L'Education de demain (Laisant)	0 45 0 45
L'amour libre (Mad. Verne)	0 10 0 20
L'immortalité du mariage (Chaughey)	0 10 0 45
Pages choisies d'Aristide	0 40 0 45
Opinions subversives (Clemenceau)	0 15 0 20
L'Internationale, documents (James Guillaume), 15 volumes	5 » 5 40
Les Hommes de révolution (Michel Zévaco, Jean Jaurès, Ernest Vaillant, J. B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemand, Groussier, Richard, La livraison)	0 40 0 45
Vers la Russie libre (A. Bullard)	0 40 0 45
Réflexions sur l'individualisme (Devaldes)	0 80 1 »
La Hiérarchie des pouvoirs (Père Barbaud)	0 05 0 10
L'Anarchie et l'Eglise (E. Reclus)	0 40 0 45
A bas les morts (Girault)	0 05 0 10

CHANSONS

La Muse Rouge (Le père Lapurge)	0 45 0 20
chaque chanson	0 45 0 20
En Normandie, chanson (M. Verne)	0 40 0 45
Berceuse, avec musique (Madeleine Verne)	0 20 0 25
Chansons de Ch. d'Avray : Le Peuple est vieux ; Les Fous ; Le 1 ^{er} mai ; Bazine ; Les Géants ; Les Favorités ; La Chanson d'un Incroyant ; Prostitution ; Les Masques rouges ; Militarisme ; Les Gueux ; Petites Filles de deux sous ; Amour et Volonté ; Magistrature ; La Patrie ; Procuration ; Triomphe de l'Anarchie ; La Jalousie ; Conseils aux mamans ; Loïn du Révo ; Paroles d'un Révolutionnaire. Chaque chanson	0 20 0 25

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villafra	0 40 0 45
La mort de Ferrer (Leurs arguments)	0 40 0 45
Vues de l'Avenir social (12 cartes)	0 75 0 95
Vues de « La Ruche » (12 cartes)	0 60 0 70
Cartes postales anticléricales (10 cartes)	0 60 0 70

VOLUMES

ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkine)	1 » 1 10
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)	2 75 3 25
La Conquête du Pain (Kropotkine)	2 75 3 25
Anarchisme (Elzacher)	3 » 3 50
Les paroles d'un révolté (Kropotkine)	1 25 1 75
La Douleur universelle (Sebastien Faure)	2 75 3 25
La Révolution et l'Idéal anarchique (Elisée Reclus)	2 75 3 25
Œuvres de Bakounine, t. 1 et 2, chaque	2 75 3 25
La Société Future (Jean Grave)	2 75 3 25
Anarchisme (Mackay)	2 75 3 25
La Société mourante et l'Anarchie (Grave)	2 75 3 25
L'individu et la Société (Grave)	2 75 3 25
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Delacour)	3 » 3 50
Temps futurs, Socialisme Anarchique (Naquet)	2 75 3 25
L'Inévitable Révolution (Un Proscrit)	2 75 3 25
En marche vers la Société nouvelle (Cornellissen)	2 75 3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato)	2 75 3 25
Le Socialisme en danger (Domela)	2 75 3 25
Socialisme et Anarchisme (A. H. Naquet)	3 » 3 50
Réformes, révolution (J. Grave)	2 75 3 25
Psychologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon)	2 75 3 25

ANTIMILITARISME, ANTIPATRIOTISME

L'antimilitarisme et la Paix (Gohier)	1 » 1 10
Leur Patrie (Gustave Hervé)	0 95 1 20
Mon oncle Benjamin (Claude Tillier)	1 80 2 »
Guerre et Militarisme (Jean Grave)	2 75 3 25
Démocratie ou alliance anglaise (Naquet)	3 » 3 25
La Grande Famille, roman (Jean Albert)	2 75 3 25
L'Humanité et la Patrie (Alfred Naquet)	2 75 3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaulles)	2 75 3 25
Biribi, roman (Darrien)	2 75 3 25
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulles)	3 » 3 50
Sous le Sabre, roman (Jean Albert)	3 » 3 50
Les Guerres et la Paix (Ch. Richel)	1 35 1 50

HISTOIRE

La grande révolution (Kropotkine)	2 75 3 40
La Commune (Louis Michel)	2 75 3 25
De la Commune à l'Anarchie (Malato)	2 75 3 25
Les Joyeuses de l'exil (Malato)	2 75 3 25
Les Inquisiteurs d'Espagne, Monjuich, Cuba, Les Philippines (Tardieu del Marmol)	2 75 3 25
Autour d'une Vie (Mémoires), par Pierre Kropotkine	2 75 3 25
Lettres historiques (Pierre Lavroff)	3 60 4 »
La Commune au jour le jour (Reclus)	3 » 3 40
Dieu et l'Etat (Bakounine)	2 75 3 25

SOCIOLOGIE ET EDUCATION

L'entraide (Kropotkine)	3 » 3 50
Histoire des Bourses du Travail (Fernand Pelloutier)	3 » 3 50
Précis de Sociologie (Palante)	2 50 2 75
Combat pour l'individu (Palante)	3 75 4 »
L'individu contre l'Etat (H. Spencer)	2 20 2 50
La Vie ouvrière en France (F. Pelloutier)	3 » 3 50
L'Amour libre (Ch. Albert)	2 75 3 25
Révolution chrétienne et révolution sociale (Ch. Malato)	2 75 3 25
La Société d'après l'ethnographie (Ch. Letourneau)	4 50 5 »

Observations sur le développement

de l'Enfance (Gabriel Giroud)	1 35 1 50
L'Education morale, intellectuelle et physique (Spencer)	2 » 2 25

SCIENCE, PHILOSOPHIE

L'initiation mathématique (Laisant)</
